

Nathalie Saint-Cricq

« Je vous aiderai à vivre,
vous m'aidez à mourir »

Récit

« Je vous aiderai à vivre,
vous m'aidez à mourir »

Nathalie Saint-Cricq

« Je vous aiderai à vivre,
vous m'aidez à mourir »

Récit

L^Éditions de
L^Ébservatoire

ISBN : 979-10-329-1365-9
Dépôt légal : 2021, mars
© Éditions de l'Observatoire / Humensis, 2021
170 bis, boulevard du Montparnasse, 75014 Paris

À ma famille

Prologue

Adulé, détesté, redouté, récupéré parfois, Clemenceau appartient au roman national français. Il a sa légende, ses admirateurs absolus, il a également des ennemis farouches. Voilà un peu plus de cent ans aujourd'hui qu'il a quitté le pouvoir, chassé par les parlementaires. Il avait pourtant gagné la guerre. Comme Churchill, qui avait tenu et remporté la bataille, et se retrouva en 1945 renvoyé sur les bancs de l'opposition. De Gaulle, lui, avait sauvé l'honneur du pays mais avait dû se replier à Colombey. À croire qu'il faut laisser du temps au temps pour qu'on reconnaisse les héros. La nostalgie et les regrets les font souvent enfin accéder à leur juste place. À croire aussi que leurs qualités, les traits de caractère qui ont fait leur succès en temps de guerre n'étaient plus ceux qu'on attendait d'eux, en temps de paix.

Disparus, ils nourrissent chacun, bien des années plus tard, une mythologie, un engouement qui les feraient sûrement sourire aujourd'hui.

Clemenceau recueille désormais l'admiration de nombre de nos contemporains, en quête d'hommes d'État. Cela n'a pas toujours été le cas. Il y a une forme de mélancolie française vis-à-vis de ce grand personnage, qui a incarné en son temps,

et à sa façon, un art républicain d'être français. Mais il clive, selon ce mot de notre époque, car chacun a sa vision de celui que l'on surnommait le Tigre.

On vénère son courage, son endurance et sa ténacité au pouvoir et pendant la guerre. Certains le rejettent pour les mêmes raisons, n'y voyant que dureté et bellicisme débridés. Ne pas être consensuel est peut-être la marque et la trace des vrais personnages, des grands hommes envers lesquels la patrie n'a pas toujours été reconnaissante du temps de leurs combats. Clemenceau n'a jamais suscité la tiédeur. Ses choix, ses engagements, il les assumait pleinement, les revendiquait. C'est ce caractère si particulier qui rend également impossible de résumer son héritage politique à une banale histoire de droite ou de gauche. Ce serait manquer singulièrement de finesse, et trahirait sa réalité.

Je ne suis pas historienne, mais journaliste. Je n'ai pas la formation, encore moins la prétention, d'ajouter un opus aux nombreuses biographies et brillants ouvrages qui lui ont été consacrés.

C'est en lisant *Lettres à une amie* – recueil de 668 missives enflammées, envoyées par ce vieux monsieur encore sautillant à une jeune femme mariée de quarante ans sa cadette –, que j'ai cru découvrir une romance aux détails méconnus. Cinq ans d'une amitié amoureuse, si éclairante et révélatrice sur l'homme, son caractère et son tempérament.

Cette dernière histoire d'amour avec Marguerite, lui qui en eut tant, se construit sur un pacte : « *Je vous aiderai à vivre, vous m'aidez à mourir.* » Ce serment fait à cette jeune femme n'est pas qu'une clause de style, une belle formule, elle cache aussi le mystère de leur relation.

J'ai voulu en faire le récit en m'inspirant des écrits de l'époque, des témoignages de leurs descendants. Il aura avec Marguerite,

jusqu'à ses derniers jours, une liaison affectueuse, un lien profondément intime. Dans leurs échanges, on retrouve toute sa soif de vivre, ses traits d'esprit, sa fantaisie, et toujours la politique, sa passion pour l'éternité.

C'est un Clemenceau intime qui se dévoile, un octogénaire amoureux qui refuse de voir le temps passer. On y voit aussi les traits de caractère d'un véritable chef, d'un politique, jusqu'à son dernier souffle, qui s'est passionné pour les relations avec l'Allemagne, obsédé par la montée des périls dans l'entre-deux-guerres, commentant sans aménité les choix de ceux qu'il appelait les politiciens alors au pouvoir. Il revendiquait d'appartenir à une autre espèce, celle des hommes politiques et des hommes d'État.

C'est donc le récit d'une longue liaison, qui ne fut pas qu'épistolaire, avec Marguerite, que j'ai voulu raconter. C'est aussi l'histoire de ses derniers combats politiques que j'ai souhaité retranscrire, à la lueur de ses luttes passées, ses mots d'esprit, ses batailles homériques à l'Assemblée ou au Sénat, lui qu'on dénommait l'Attila, le fléau des gouvernements.

Quand, dans *Le Fil de l'épée*, de Gaulle écrit « la passion d'agir par soi-même s'accompagne évidemment de quelques rudesses dans les procédés », on y voit Clemenceau, à qui il a toujours rendu hommage. De Gaulle reconnaissait en lui une part de l'âme de la France, l'incarnation de ce que combattre et résister veut dire. Cette dernière correspondance avait aussi bouleversé François Mitterrand, il la relisait fréquemment. Simone de Beauvoir, pourtant peu encline à apprécier le personnage politique, le premier flic de France, comme on l'avait appelé, avait, elle aussi, été éblouie par son ardeur à vivre et à aimer.

Dreyfusard, abolitionniste, anticolonialiste, défendant le droit de vote des Noirs, dénonçant le massacre des Arméniens aux côtés de Jaurès, laïcard militant, il a bien souvent combattu

à rebours de son époque, et pensé contre son temps. Ils ne furent pas si nombreux. Même si l'on doit admettre que la cause des femmes lui a en partie échappé.

J'ai peut-être péché par attrait pour son irrévérance, son humour, admiré sa perpétuelle agitation et son amour pour la liberté. Je n'ai pu résister à l'envie de raconter tous ses combats, ni à relater nombre d'anecdotes qui en disent tant sur son caractère. Il était infernal, mais tellement drôle.

Avant tout, j'ai pris le parti de me placer du et au côté de Clemenceau et de Marguerite. C'est un choix assumé que j'ai nourri de leur longue et intense correspondance. Il lui a beaucoup écrit. Tout ou presque a été publié, grâce à l'acharnement du fils de Marguerite, Pierre Brive. La famille de Clemenceau y a accédé, quelques coupes ont toutefois été exigées. Marguerite, femme mariée, avait imploré Clemenceau de brûler ses lettres. Il avait obtempéré. Sans doute considérait-elle que son honneur serait sauf à ce prix. Il m'a donc fallu reconstituer le versant féminin de l'histoire, j'ai choisi de le faire sous la forme d'un journal intime qu'elle aurait pu tenir. Dans ce récit, tout est vrai, même si j'ai dû imaginer le plus fidèlement possible leurs rencontres, leurs promenades, et tenter de reconstituer leurs conversations. La famille de Marguerite m'y a grandement aidée.

J'ai sans doute aussi envié Marguerite, parce qu'aujourd'hui, nous ne recevrons plus jamais, nous, femmes ou hommes, de lettres aussi enflammées, et finalement de lettres tout court. Plus de ces petits paquets entourés de rubans enfouis dans nos tiroirs, qu'on relit, l'âge venant.

Clemenceau avait avant tout du talent et du tempérament, du courage dans la vie et en politique, ce n'est plus si fréquent. Il n'avait jamais peur de déplaire, quand il estimait que c'était son devoir. Il me semble fondé d'en avoir aujourd'hui la nostalgie.

« La prudence est une riche et vieille fille à
qui l'incapacité fait sa cour. »

« Les tigres de la colère sont plus sages que
les chevaux du savoir. »

William BLAKE,
Le Mariage du Ciel et de l'Enfer

Chapitre 1

Georges

Il faut d'abord savoir ce que l'on veut. Quand on le sait, il faut avoir le courage de le dire. Quand on le dit, il faut ensuite avoir l'énergie de le faire.

Georges CLEMENCEAU

2 mai 1923. Quatre-vingt-deux ans

Ce matin-là, ses moustaches de phoque se dressent vers le haut. Au dire de son entourage, c'est de bon augure. Le rituel a été pleinement respecté, et pour une fois nulle douleur, pas d'insomnie. Coucher 8 heures, lever 3 heures, jet d'eau froide pour avoir les pensées claires, il absorbe sa soupe à l'oignon à petites gorgées. Il fait nuit. Emmitouflé dans sa robe de chambre en laine des Pyrénées, une casquette à carreaux en guise de couvre-chef, il taille sa plume d'oie. Il est parfaitement en paix et s'installe à sa table de correspondance, à quelques mètres de son lit orné d'une sculpture en bois à tête de dragon. Sous le portrait de sa mère, il peut, la tête

fraîche et le désir violent, se lancer dans son « épistolerie » quotidienne.

C'est qu'il lui faut lire ces monceaux de lettres reçues chaque jour et dont aucune ne doit rester sans réponse. Il y a ces vieilles Alsaciennes, mais aussi ces jeunes filles des territoires perdus puis reconquis, qui ne cessent de le célébrer, pour leur avoir permis de redevenir françaises. « Notre père Clemenceau », disent-elles. Ces missives de sa nombreuse famille, frères et sœurs, enfants déjà âgés, sa tribu, toujours en demande de nouvelles, d'attentions, de faveurs aussi. Il ne leur fera jamais défaut même s'ils l'épuisent régulièrement, par leur bavardage. Le président s'est érigé en intraitable chef de clan, se mêlant de tout, jetant des ordres qu'on ne discute pas. Alors il assume, souvent avec agacement, toujours avec constance, parfois même avec tendresse. Il leur répond.

Arrivent aussi chaque jour toutes ces demandes d'entretiens, d'interviews qu'il trie avec circonspection, souvent de visiteurs étrangers. Et bien sûr, ces sollicitations, requêtes pour une décoration, une entrée à l'Académie, un mot d'appui qu'on lui réclame. « S'il vous agréait, Monsieur le Président, juste un petit geste venant de vous, notre Grand Homme, Notre Héros... » Un sourire un peu las lui vient alors sur ce qu'il nomme sa face de Mongol, avec ce plissement des yeux qui les réduit à deux fentes bridées, quand il rit intérieurement.

Il n'est dupe de rien, il a la mémoire longue. On l'a porté aux nues en 1918 puis décrié, re-aimé, oublié. Mais beaucoup, quand leur nécessité fait loi, se souviennent opportunément de l'adresse de « Monsieur Ronchonneau », comme l'a baptisé Léon Daudet. Il reste imperturbable, à l'image de la petite statuette de Bouddha installée sur son bureau. À chaque instant, comme un miroir, elle lui rappelle sa philosophie de vie, « on n'a jamais mieux exprimé le dédain ». Le dédain, pas le mépris.

Il ne s'agit souvent que de demandes de passe-droits, et là, il demeure intraitable. Par conviction républicaine : ne jamais pistonner un quelconque mondain ou un profiteur. Par orgueil aussi : ne jamais quémander sauf pour une juste cause, ne jamais rien devoir, toujours porter beau avec un sens aigu de là où commence l'humiliation – et pour lui cela vient fort vite.

Mais il y a aussi de vrais moments de jubilation dans cette correspondance nocturne et matinale. Répondre à son tempétueux Monet, « son vieil hérisson sinistre, son crustacé », « son vieux débris d'étoile » : quarante ans d'une amitié, d'un amour incroyablement dévorant, avec en commun cette passion pour la peinture, la « distillation de la lumière », les fleurs et l'azur de Giverny ou de Belébat, sa maison de Vendée. Ce Monet qui pique des colères, crève ses toiles à coups de pied, les lacère parfois au couteau. « Je ne peins que des cochonneries », enrage-t-il. Rien n'est jamais à la hauteur de ses espérances. Il a tort, vraiment tort, pense Clemenceau. Mais comme il le comprend. Un jour, visitant son atelier, il lui avait murmuré à l'oreille : « Si vous n'étiez pas poussé par une éternelle recherche de l'au-delà, vous ne seriez pas l'auteur de tant de chefs-d'œuvre. » Monet avait continué à bougonner.

Répondre aux importants, mais prendre soin aussi de ne jamais négliger cette France des « moindres qu'il faut protéger », écouter ces « souffrances d'en bas ». Il les a côtoyés quand il était médecin des pauvres à Montmartre, dans son misérable dispensaire, au 23, rue des Trois-Frères. Ceux-là qui se souviennent de sa bienveillance, et lui racontent, encore aujourd'hui, leurs malheurs. Ils le prennent à témoin d'une vilénie de la police, d'un juge scélérat, d'un propriétaire peu scrupuleux. D'autres attirent son attention sur un décreté fou dont on s'est débarrassé chez les aliénés, ou sur la cause de ces dénommés bâtards maltraités dans sa Vendée natale comme dans toute la France. Il lui faut

défendre aussi ces nourrices qui abandonnent encore leurs nouveau-nés, pour se livrer à ce « commerce des mamelles » qui leur permet de gagner leur vie en allaitant les enfants des bourgeois. Il y a aussi ces prostituées, ces censées « déshonorées » juste bonnes à servir de défouloir aux plus argentés.

Jeune, il se hérissait déjà contre cet ordre social. « Tous les hommes ont faim, c'est la loi de la nature, tous doivent manger, c'est la loi de la justice. Tous mangeront, c'est la loi attendue », écrivait-il alors.

Aujourd'hui il n'a pas faibli, même si sa longue carrière a quelque peu émoussé ses illusions. Il se dit qu'il a fait ce qu'il pouvait. Pendant cinquante ans, il a bataillé, a été radical, à l'extrême gauche. Devenu ministre de l'Intérieur et président du Conseil, il a vraiment dû et su tempérer ses ardeurs. Quand, au pouvoir, il a voulu restaurer l'ordre républicain, défendant le droit de grève mais redoutant l'insurrection, certains l'ont même désigné briseur de grèves. Ennemi du peuple, individualiste forcené, c'est ce qu'on a dit de lui. À la Chambre, il siégeait sur les bancs de la gauche la plus extrême. Au pouvoir, il est devenu plus tempéré. Il ne peut pas le nier. Son vieux rival socialiste, « l'utopiste Jaurès », comme il dit, l'a toujours respecté, mais fort souvent brocardé, traité même de « bourreau des travailleurs ». Mais non, il ne sera jamais, lui, « ni collectiviste ni communiste », il ne pourrait jamais vivre dans un État ainsi organisé, avec cet « esprit de caserne » que les marxistes veulent instaurer. Oui, la grève est un droit absolu, mais celui qui veut travailler doit être protégé. Jeune et dans l'opposition, il a aimé le désordre. Âgé et aux affaires, il a toujours tranché pour l'ordre. Cela lui sera éternellement reproché. Mais cet idéalisme des socialistes est, pour lui, un « fastueux mirage ».

Il se remémore ce jour de juin 1906. L'Assemblée est bondée, on y crève de chaud, il répond à Jaurès : « Sans doute vous me dominez de toute la hauteur de vos conceptions socialistes. Vous avez le pouvoir magique d'évoquer de votre baguette des palais de féerie. Moi, je suis le modeste ouvrier des cathédrales qui apporte obscurément sa pierre à l'édifice auguste qu'il ne verra jamais. Au premier souffle de la réalité, le palais de féerie s'envole, tandis qu'un jour, la cathédrale républicaine lancera sa flèche dans les cieux. » Un peu boursoufflé sûrement, une manière de revoir l'histoire à son avantage, probablement.

Alors, quand chaque nuit, par courrier, beaucoup l'interpellent sur leurs malheurs du jour, c'est un vrai plaisir pour lui de houspiller l'administration. Chaque cause vérifiée, c'est l'occasion d'appeler à sévir pour que ces veuves et orphelins de pêcheurs de Vendée, dont le mari, le père est mort en mer, soient enfin indemnisés. Sauver de l'expulsion une de ces pauvres familles de la Butte, dont il se souvient – il a été leur maire –, voilà un bon usage de sa notoriété. Souvent de ses deniers, aussi.

Il ne lui est pas déplaisant de jouir de la terreur qu'il inspire. Si c'est pour un juste combat, pourquoi ne pas « fouetter » ces fonctionnaires planqués et soupçonneux, ces politiques pusillanimes, ces bourgeois repus... Son bras redevient soudain fort long et ses lettres menaçantes. Il a terrorisé les « boches », les « casques à pointe », les Prussiens, paniqué l'empereur d'Allemagne Guillaume II, maltraité des hordes de parlementaires, mis au tapis la moitié de la classe politique française pendant des lustres. Ne le surnommait-on pas, du temps de sa splendeur, « l'Attila, le fléau des gouvernements » ? Alors pourquoi ne pas se faire, aujourd'hui, justicier du quotidien ? Une jubilation pour lui, qui n'aime que redresser les torts.

Et puis, parce qu'on ne bataille pas tout le temps, et que la suavité fait encore partie de la vie de ce vieux monsieur qui reste

vert dans l'âme et fringant dans la tête, il a ses correspondances d'ancien galant. Toutes ses vieilles maîtresses jamais perdues de vue qui l'appellent à l'aide, pour une appendicite de leur petite fille, pour un conseil, ou juste pour deviser sur l'air du temps. Ces anciennes flamboyantes, « ses belles amies » de cœur et de bon temps passé, sont devenues grands-mères, mais il continue à leur faire sa cour. Pas une ne doit rester dans l'attente.

On l'aura compris, toute la France connaît son adresse, le 8, rue Franklin, XVI^e arrondissement. Son téléphone installé pendant la guerre (demander Passy 9882) ne sert qu'aux urgences, aux échanges d'informations brutes et impersonnelles car il a le plaisir du texte. Et c'est avec une fougue de jeune homme qu'il attaque l'écriture, les pieds au chaud dans ses pantoufles en feutre près du calorifère, car Monsieur Clemenceau a toujours les extrémités froides.

Mais la maniaquerie des horaires reprend vite, chez lui, le dessus. 7 h 30, nouveau petit déjeuner de viande, de soupe à l'oignon et de café, 8 heures, c'est Monsieur Leroy qui sonne. Un petit homme sec et dru, vêtu d'un costume de grosse étoffe grise. Un coach, dirait-on aujourd'hui. « Il est un peu brutal. Une fois j'étais par terre, allongé sur le tapis, il me dansait sur la poitrine, il m'a décroché le cœur. » Le petit appartement se transforme alors en salle de sport. Le président se présente en caleçon dans la salle à manger, pour quarante-cinq minutes consacrées à de la gymnastique abdominale et respiratoire. C'est son obsession, il ne faut surtout pas qu'un jour son corps vienne à le lâcher. Il rêve la discipline, déplore que Leroy lui demande son dimanche, il s'en étonne et le suspecte de vouloir « traîner au lit ». Une idée absurde pour lui. Il conseillera souvent à ses amis soupçonnés d'être des intellectuels, donc forcément, selon lui, « mous et pâles », de pratiquer Leroy, avec



© Paris, Musée Clemenceau.

Claude Monet et Georges Clemenceau, en compagnie Lily Butler,
sur le pont japonais de Giverny, en 1921, photographiés par Henri Martinie.



© Paris, Musée Clemenceau.

Georges Clemenceau en compagnie de son chien dans son jardin de la rue Franklin, à Paris, photographié, vers 1926, par Henri Martinie.